

12. Le fils de la bonniche

Simon avait six ans lorsqu'il découvrit la famille de son père, chez sa tante, la mère des trois petits salopiots qui avaient foutu le bordel dans la maison du mort.

Son parachutage dans ce doux foyer se passa mieux que ce qu'on aurait pu craindre pour lui car, de son point de vue, les trois loupisots se comportèrent comme de véritables petites pestes et de parfaits enfoirés.

Vous pouvez imaginer l'accueil qu'ils firent au fils de la bonniche. C'est une victime et une tête de turc qu'ils attendaient en se pourléchant et on ne pouvait leur en vouloir en considérant le grand cas que faisait leur mère du fils de son frère chéri. Quant au père il avait au moins deux raisons de haïr Simon.

Tout d'abord, depuis l'entrée en scène de celui-ci, il avait dû faire une croix sur la vente du chalet et la rentrée d'argent qu'il en espérait.

Ensuite c'était le fils d'un dadais attardé, dépucelé par sa bonne, dont néanmoins son épouse lui renvoyait l'exemple, pour lui faire honte quand cela la prenait, ce qui était assez mortifiant.

Le plus remarquable fut surtout l'indépendance d'esprit dont faisait preuve Simon qui l'amena, dès les premiers temps, à s'opposer fréquemment à sa tante alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que la prudence lui dictât de s'en faire une alliée pour répondre à l'oppression de ses ennemis familiaux.

Mais au contraire, cette attitude courageuse, et j'allais dire virile, avait justement le pouvoir de lui attirer la bienveillance de celle-ci. Même lorsque les conséquences de ses agissements la faisaient entrer dans une rage folle, chose qu'elle n'avait plus connue depuis la mort de son frère qui était têtue comme une mule, du moins le disait-elle.

En effet, les hauts faits de Simon qui causaient de tels accès ne révélaient que son indépendance et sa curiosité. Ils n'engageaient jamais que lui seul et n'avaient rien de comparable aux bêtises des

loupiots ou aux lâchetés souterraines de l'époux, du moins l'affirmait-elle.

Le blanc-seing qu'elle lui donnait alors, s'il renforçait la foi de Simon dans sa propre valeur, tombait en terrain favorable. Il était en effet un vrai dur à cuire et cela depuis l'enfance, sans qu'on pût en donner une raison objective comme le cadre de vie rigoureux, qui faisait cependant autant de veules qu'ailleurs, ou la force d'âme de sa mère, qui l'avait laissé partir pour son bien mais aussi cependant pour sa propre tranquillité.

La seule chose qui le différenciait des autres, c'était le traumatisme qu'avait subi sa mère quelques semaines après sa conception. Mais c'est une explication des plus fumeuses et je trouve plus réaliste d'avancer que peut-être était-il ainsi parce qu'il n'était pas autrement et qu'il était Simon parce qu'il n'était pas un autre.

La première déconvenue des loupiots, quant au plaisir qu'ils pensaient tirer de la faiblesse supposée de Simon, concerna le bizutage puéril, mais c'était de leur âge, qu'ils lui firent subir un des premiers soirs où la tante n'était pas là.

Ils s'introduisirent dans la chambre du petit endormi et tentèrent de lui faire croire qu'une bête féroce, grognait dans l'obscurité. Mais de cette mise en scène, Simon ne retint que le fait qu'ils essayaient de lui faire peur avec des choses qui ne devaient pas manquer de les terrifier eux-mêmes.

Ce qu'il mit à profit en pleurnichant qu'il avait perdu son serpent favori rapporté de ses montagnes, une vipère rouge à la peau délicieusement râpeuse qui ne mordait presque jamais et qui devait errer quelque part dans l'obscurité à la recherche de la douce chaleur d'un corps pour passer la nuit. Il les supplia de ne pas l'écraser et ils s'enfuirent horrifiés.

Il ne retrouva jamais sa vipère, évidemment puisqu'elle n'existait pas, ce qui fut pour les loupiots une cause de cauchemars et de nuits blanches pendant des semaines, mais donna le goût à Simon de s'intéresser à ce qui les dégoûtait. C'est ainsi qu'il se mit à lire alors qu'eux rechignaient sur les livres, qu'il se mit au piano qui leur était

un vrai pensum, qu'il aima le froid quand ils restaient douillettement au chaud et qu'il rechercha le danger pendant qu'ils se cachaient derrière leur mère.

Il est d'ailleurs étonnant de constater combien cette femme avait été une bonne mère tant qu'elle avait été sœur et combien elle le redevenait maintenant qu'elle était tante alors qu'elle échouait avec ses propres enfants.

On prétendit qu'elle considéra Simon comme son fils véritable, bien plus en tous cas que ceux qu'elle avait eus avec son époux, sans démêler si elle considérait le père de Simon, qu'elle avait élevé maternellement, comme un frère, un fils ou un mari. Sur ce trouble, Simon prospéra et en fit voir de toutes les couleurs à ses concitoyens.

Ce que je veux exposer maintenant, c'est la dérive qui intervint entre les destinées et les caractères de Simon et de ses cousins. Je veux montrer qu'il est probable que le premier fût demeuré un futé semeur de merde et que les seconds fussent restés les médiocres qu'ils étaient, au lieu de verser dans la méchanceté teigne qui fut leur lot si leurs vies ne s'étaient pas croisées.

On peut dire que ses cousins élevèrent Simon autant que leur mère, au sens que celle-ci lui apporta sécurité et affection et que ceux-là lui firent prendre de la hauteur en lui servant de modèles à ne pas suivre. Au fur et à mesure que Simon s'appuyait sur eux pour se déployer et s'envoler, eux-mêmes ployaient l'échine pour ramper.

La stratégie qu'adopta Simon qui le fit se construire en opposant systématique n'avait rien de délibérée. C'était l'instinct qui le poussait à agir ainsi et eût-il agi autrement qu'il n'eût convaincu personne. Comme en plus il était beau et spirituel, c'était un vrai plaisir que de lui céder.

J'en vois qui tordent le nez en se demandant où je veux les emmener et qui restent persuadés que les loupiots auraient profité de suivre l'exemple de Simon et qu'il ne tenait qu'à leur libre arbitre de marcher dans ses traces.

Voire ! Le sourire ou la gueule de carême, la grâce ou la balourdise, l'esprit vif ou placide, cela ne se choisit pas. Vous aurez beau vous révolter dans votre bocal, les agitations de votre eau ne feront pas avancer l'aquarium.

D'ailleurs les loupiots l'apprirent à leurs dépens, eux qui résolurent de tordre le bras au destin qui les tenait courbés. En effet, ils n'étaient pas plus sots que d'autres et virent bientôt vers où ployait la ramure de l'amour maternel et s'ils tentèrent parfois de la détourner de Simon en le discréditant, ils tentèrent aussi de susciter chez leur mère un intérêt plus tendre en le justifiant par le combat qu'ils se firent à eux-mêmes pour se bonifier. Comme vous allez le voir, ce fut un combat sans espoir.

J'ai dit que Simon plongeait dans des domaines dans auxquels les loupiots tardaient à s'intéresser et qu'il commença par les livres. Il avait onze ans, l'aîné des loupiots en avait quinze et le dernier huit lorsqu'arriva cet épisode que je vais raconter.

C'est à l'occasion de la fête de leur mère que les loupiots résolurent de frapper un grand coup en trouvant le cadeau qui saurait renvoyer celui de Simon à sa juste dernière place. Par des questions, qu'ils avaient jugées habiles, ils avaient pu déterminer, sinon la nature du cadeau que ce dernier comptait offrir, du moins le jour où il sortirait en faire l'acquisition.

Pour l'occasion, les deux cadets avaient pactisé avec l'aîné qui était le plus chiant des trois, et ils avaient mis sur pied la filature. Ils avaient réussi à s'organiser de telle façon que celui qui devait relayer le fileur tombât comme par hasard sur le chemin du filé.

À part le fait que Simon trouva curieux de les avoir toujours dans les pattes, ce fut un modèle de filature, limité par le manque de moyens de télécommunication modernes, inexistant à l'époque.

Néanmoins ils réussirent à le suivre jusque devant une boutique où il se dirigeait, sans faire le chaland de droite et de gauche contrairement à ce à quoi ils s'attendaient. Il en ressortit très peu de temps après avec un petit paquet rectangulaire sous le bras. L'aîné envoya

le puîné qui délégua le benjamin à l'intérieur de la boutique afin de s'enquérir de la nature du commerce qui s'y tenait.

– ...des vieux livres et des tableaux ! rapporta le petit après qu'il en fût ressorti.

Mais lorsqu'ils entrèrent chez le bouquiniste et qu'ils virent les tableaux, des peintures à l'eau même pas bien dessinées, ils se dirent que Simon n'avait pu en acheter un.

– Alors il a acheté un livre !

– Un petit livre !

– Il n'a pas beaucoup d'argent !

– Nous, oui !

– Nous sommes trois !

– On va en acheter un gros !

– Facile !

– Tu parles, à trois !

Ils se dirent que, vu les prix pratiqués dans la boutique, celui qu'avait acheté Simon devait être diablement petit et que dans ce qu'ils lui avaient vu emporter, il devait y avoir plus de papier d'emballage que de papier imprimé. Il s'était fait rouler, c'est sûr, on ne tarderait pas à trouver plus gros pour moins cher.

Ils n'eurent pas à aller plus loin que la librairie-papeterie où les emmena l'aîné d'un pas déterminé. Arrêter leur choix ne fut pas chose aisée car plus un livre est gros, plus il est cher. Mais ils parvinrent tout de même à en trouver un adapté à leur bourse, même s'il leur en coûtait d'y sacrifier la totalité de leur argent de poche, et sur le contenu duquel ils tombèrent d'accord spontanément, ce qui emporta la décision.

Ils se firent faire un beau paquet-cadeau avec un splendide papier à paillettes qui les fascina et auquel le marchand rajouta une perruque frisée de nœuds. Cette fois, leurs ennuis avec Simon étaient terminés.

Le repas dominical était le moment choisi pour fêter l'événement. Les loupisots se retirèrent dans leur chambre car ils avaient

imaginé une mise en scène qui demandait une petite préparation. Le dernier des loupis sortait parfois de la chambre, trépignant d'excitation, au bord de tout révéler de ce qui se préparait, mais à chaque fois une main ferme le saisissait par le col pour le réintégrer.

Le repas était prêt, le père était à sa place, ennuyé, un œil sur le journal qu'il venait de quitter et qu'il avait plié à côté de lui sans oser l'ouvrir devant sa femme. La mère venait d'apporter les entrées. Simon était assis et, comme sa tante allait s'impatisser du retard des loupis, il lui glissa son paquet dans son assiette avec un sourire charmant :

– Un petit rien pour ta fête, Tantine !

La Tante, prise de court, regarda tour à tour le paquet et Simon, abasourdie. Elle défit le papier et son hurlement de plaisir coïncida avec l'entrée en grande pompe des loupis. Elle battait les mains de ravissement devant la délicate aquarelle pendant que ceux-ci entraient cérémonieusement dans la pièce.

– Bon, dit leur père, asseyez-vous sans faire d'histoires !

Elle s'était levée et s'était précipitée sur Simon pour l'embrasser quand le benjamin, agitant un plumet comme un rameau de dattier, ainsi qu'il l'avait vu faire aux juifs accueillant Jésus dans Jérusalem, ouvrait le chemin au cadet qui portait cérémonieusement un carton sur lequel était marqué “ bonne fête Maman ”, tandis que l'aîné fermait la marche en portant le cadeau de fête comme le saint sacrement.

Pendant ce temps, la Tante virevoltait autour de la pièce pour trouver l'endroit le plus adéquat où placer son tableau.

– Allons, les enfants, cessez ce cirque ! dit le père excédé au moment où leur paquet était déposé sur la table à côté de la serviette de leur mère, pendant que Simon tenait l'aquarelle à bout de bras et que sa tante reculait pour juger de l'effet.

– Tu as dû payer cela une fortune !

– Non, je l'ai trouvée si belle que j'ai marchandé comme un fou : le marchand a fini par se laisser convaincre !

– Tu es un as, c'est toi qui devrais t'occuper des achats importants,

dans cette maison !

Et vlan ! pour le père qui ne releva pas, perdu dans sa lecture en biais.

Inconscients de ce qui se passait, les loupiots persévéraient dans leur naufrage, autour de l'assiette de leur mère où ils avaient déversé leur colis.

– Je sais ce que c'est ! hurla le dernier de sa voix perçante et il se plaqua la main sur la bouche comme un indic qui en a trop dit.

Puis ils se tinrent l'un derrière l'autre, gênés du costume de rois mages dont ils s'étaient affublés, attendant qu'on les regardât, balançant entre s'écraser pour le compte ou refaire leur entrée, pendant que le père, jugeant que toute cette agitation le lui permettait, s'était mis à lire le journal plié sur le coin de la table.

Consciente du silence soudain, la mère des loupiots, la tante de Simon, s'interrompit, ennuyée et pria son mari de poser son journal.

– Et vous, allez-vous asseoir, qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? Vous vous êtes lavé les mains, montrez-les-moi ! Et retirez-moi ces hardes !

Puis apercevant le paquet ébouriffé de rubans à côté de son assiette :

– Oh, les petits choux ! ils m'ont fait un cadeau... c'est bien la première fois. Simon, tu as transformé cette maison !

– Ouvre vite, s'écria le petit au comble de l'énervement, tu veux que je te dise à l'oreille ce que c'est ?

Elle l'écarta d'une calotte et éventa le paquet.

– Voilà ce que j'appelle un cadeau intéressé ! s'exclama-t-elle en brandissant le bouquin, ces petits goinfres font un tel cas de leur estomac qu'ils m'ont offert un livre de cuisine... non de pâtisserie : “ les douceurs de maman ”. Je vous en ficheraï, moi, de la douceur ! Allez vous changer !

Le petit dernier avait ouvert le livre et montrait les illustrations, essayant de faire partager son émerveillement à sa mère sans réaliser la dérision dont elle contaminait ses éloges.

Il avait la bouche ouverte et le doigt sur de plantureux choux à

la crème lorsque retentit le bruit d'un objet qui chute.

– Le petit bâtard, il a cassé mon tableau ! Et toi vas baver ailleurs ! C'est qu'il me boufferait, le vorace !

Tandis que l'aîné des loupiots sortait de la pièce, blanc comme la faïence d'une salle de torture, le dernier se mit à bramer en serrant contre lui le bouquin ouvert à la page des profiteroles.

Nous voilà bien avancés ! Les choses paraissaient pourtant simples : le gentil Simon et les méchants loupiots. Remarquez, vous auriez dû vous y attendre, puisque le grand-père qui a commencé sa carrière par un détournement de mineure, l'a continué post-mortem en faisant pleurer sa sœur qui elle-même débute en Jane Eyre et termine en Folcoche.

Même la jeune bonne n'a pas fait trop d'histoire pour se séparer de son fils, elle qui affrontait la tempête de la vie comme un brave petit cheval.

Mais qu'y puis-je, si la vie n'est ni drôle ni triste mais balance au gré de notre caractère et des événements entre Charles Dickens et Laurel et Hardy, si les gens ne sont ni bons ni mauvais mais dotés, ou privés, de la grâce de la réussite ?

Enfin je voudrais vous faire remarquer que si brusquement Simon vous paraît moins sympathique cela tient uniquement au fait que le cours des loupiots est remonté en bourse lorsque vous avez cru comprendre que leur cousin avait fait une O.P.A. sur l'amour avunculaire.

Pourtant je vous l'ai dit, mais vous n'avez pas écouté, il n'avait rien calculé et n'était pour rien dans l'aversion qu'avait sa tante pour ses cousins. Après tout, il n'était pas allé les chercher.

Si les loupiots sont de pauvres petits et Simon tel que je le prétends, alors vous devez penser que la salope ce doit être la Tante. Avec des gentils et des larmes il faut nécessairement un méchant et je dois avouer que je ne l'ai pas gâtée, la pauvre, avec ses manières de marâtre !

Pourtant, je m'étais contraint à la présenter comme une pauvre orpheline ayant élevé seule ce frère soustrait trop tôt à son affection, affublée de moutards turbulents et d'un mari geignard.

Elles ne vous ont pas gêné les calottes qu'elle leur donnait après qu'ils eurent foutu le bordel dans la maison du défunt ! C'est normal, vous ne souffrez pas l'injustice mais vous souffrez encore moins le bordel ! Pour dire autrement, vous ne tolérez ni l'une ni l'autre, et nous en sommes tous là, mais vous vous accommodez plus facilement de l'injustice que du bordel !

Amère, désillusionnée et pleine de dérision caustique, voilà comme était la Tante de Simon et elle en faisait payer le prix, non pas à l'époux qui depuis longtemps s'était réfugié dans les mots croisés, mais à ses enfants pour qui toute émotion, tout lâche attendrissement confiant était impitoyablement sanctionné.

Ceci parce que la mort de son frère lui avait fait manquer sa vie. Ce dernier eût-il survécu, il est probable que la vie eût été plus douce pour son entourage. Mais il était mort et elle devait reconnaître que la famille qu'elle avait fondée n'avait jamais eu d'autre justification que de se ranger des voitures, de ne pas être une charge pour son frère, de lui agrandir sa famille et qu'en réalité elle n'avait procréé que pour lui donner des neveux.

Voilà pourquoi, ses enfants étant devenus inutiles, elle ne le leur envoyait pas dire et voilà pourquoi Simon était irremplaçable.

Il lui arrivait cependant de jouer encore à la maman mais ses gamins en avaient tellement pris dans la gueule qu'ils se gardaient bien d'entrer dans le jeu et qu'elle y jouait désormais seule. Elle trouvait cette solitude injuste, c'est ce qui justifiait tous les coups bas qu'elle leur avait infligés.

Quant à l'époux, le mieux qu'il aurait pu faire cela aurait été de les planter là et d'aller se refaire une vie ailleurs. C'est ce que nous aurions fait vous et moi mais lui était trop veule et sans assez d'imagination pour y penser tout seul, pour enflammer les rêves d'une coquine et encore moins pour lui enflammer les miches.

Bref, que cela vous plaise ou non, Simon avait toutes les grâces. Athlétique et robuste mais sensible et délicat ; résistant et tenace autant qu'attentionné et serviable ; courageux et téméraire, cependant gentil et fidèle ; franc et économe nonobstant qu'il était sympathique et généreux ; autant était-il drôle, fin, intelligent et cultivé, autant ses cousins étaient ternes, lourds et ballots. Les pauvres choux !

Toutes ces qualités, vous vous en doutez bien, auraient fini par le rendre définitivement infréquentable s'il n'y avait ajouté la chance : alors qu'il épanouissait harmonieusement sa blonde adolescence et que ses cousins prolongeaient la leur qui n'en finissait plus d'assombrir leur caractère, de les fleurir d'acné et de leur cerner les yeux, il hérita une fortune qui le propulsa dans la bonne société de la Sous-Préfecture.

En effet, sa grand-mère, la mère de la bonniche qui renversa la vapeur après le drame du lac, avait deux frères.

L'un des deux frères fit le colporteur et termina gros quincaillier à la Sous-Préfecture jusqu'au jour où il confondit clous de girofle et semence de tapissier. Il ne se remit pas de cette pointe d'humour et de mots en maux finit par mourir d'une perforation de l'estomac. Pour se racheter de n'avoir ni femme ni enfant, il testa en faveur de Simon et l'on cloua son cercueil.

L'autre des deux frères fit l'aventurier aux Amériques, en Argentine, en Eldorado, à las Vegas ou Dieu sait où, on n'en a rien à foutre. Apprenant le décès de son frère et s'inquiétant de l'avenir de la quincaillerie, il vint l'enterrer pour veiller à ce qu'on ne dispersât pas les boîtes à clous.

Il débarqua, hilare, content de lui et poussant de sa bedaine la chaîne d'ancre du Queen Mary. En or, bien sûr. On lui présenta Simon, il s'enchantait de lui, l'emmena chez le notaire pour tester en sa faveur car lui non plus n'avait pas pris la peine de se reproduire.

Puis ils allèrent fêter cela dans un restaurant remarquable qu'il acheta dans la foulée, mangèrent et burent à l'excès et à la fin du repas, la panse dilatée et le teint violace, il éclata de rire, bascula dans son assiette et trépassa.

Ce sont les raisons pour lesquelles, à dix-sept ans, Simon avait déjà bien réussi dans la vie. Ses cousins avaient toujours aspiré au lait de tendresse qui s'épanchait sur la tête de Simon mais n'avaient jamais sucé, eux-mêmes, qu'un téton sec et calleux. Les maigres émoluments de leurs premiers salaires de clerc d'huissier ou de garçon de laboratoire venaient de se substituer aux cachets mirifiques de leurs songes stériles. Leurs rêves de pouvoir s'évaporaient déjà sur le seuil de l'étude ou du laboratoire où se passerait désormais leur vie.

Quand une personne bien intentionnée félicitait lourdement Simon, de préférence devant ses cousins qui ricanaient de gêne et de dépit, et lui demandait vers quelle carrière il comptait se diriger, il répondait :

– Moi ? Je ne dirige rien, je m'éclate !

Il avait passé vingt ans lorsqu'il s'adjudgea la maison du lac. Mal conseillés, ses cousins l'attaquèrent, demandant à ce qu'on vendit la maison et réclamant leur part. Simon refusa tout net, disant qu'il n'avait pas à acheter ce qui lui appartenait déjà, et ils le menacèrent de ne pas le laisser en paix qu'il n'ait souscrit à leur exigence.

À quoi il répondit que s'il y avait quelque chose qu'on ne pouvait acheter c'était bien la paix et que tous ses biens ne pourraient jamais le prémunir contre leur avidité qui ne cesserait qu'avec eux ou avec la fin de sa fortune.

Qu'ils fassent donc comme bon leur semblerait et si cela exigeait qu'ils le traînaient en justice, il ne paierait pas un zloty pour les en dissuader.

Ils plaidèrent donc. Cela occupa désormais leur vie, endeuilla leurs dimanches, exaspéra leurs épouses, ennuya leurs enfants,

empoisonna leur vie de famille, occupa tous les avocats de la Sous-Préfecture les uns après les autres et amusa un moment puis lassa les habitants de la petite ville.

Enfin le père des cousins mourut et on aurait pu espérer que ceux-ci s'éveillaient brusquement à la conscience de la stérilité de leur vie. Qu'ils comprissent in extremis, sur la tombe de ce dernier, que tout ce cirque n'avait été mené que pour obéir à son injonction muette. Enfin, qu'il était temps maintenant de passer à autre chose et leurs familles auraient soupiré de soulagement.

Mais il n'en fut rien, bien au contraire et pour Simon, ils restèrent les êtres malfaisants qu'ils avaient choisi d'être le soir où ce dernier débarqua chez eux, vingt ans auparavant.

Pendant ce temps Simon avait fait fructifier ses affaires. Selon lui, il n'avait fait que s'éclater. Il avait maintenant la plus grosse quincaillerie en gros du département, adossée à une entreprise de machines agricoles.

Il avait cherché et obtenu deux, puis trois étoiles pour le restaurant de son oncle d'Amérique. Il avait racheté et relancé le journal local et tenait en laisse plusieurs radios libres et une chaîne de télé qui ne savaient pas que c'était sur le dos du patron qu'elles cassaient du sucre un soir sur deux.

Enfin il avait racheté les carrières du Barroux et les cimenteries de Fourachaux.